



HAL
open science

“ Moi, solitaire, tel Merlin depuis son tombeau lumineux, faisant entendre mon écho paisiblement, parfois tout près, occasionnellement au loin. ” Le vieux Goethe et la reprise de l’œuvre au miroir de la correspondance

Anne Baillot

► **To cite this version:**

Anne Baillot. “ Moi, solitaire, tel Merlin depuis son tombeau lumineux, faisant entendre mon écho paisiblement, parfois tout près, occasionnellement au loin. ” Le vieux Goethe et la reprise de l’œuvre au miroir de la correspondance. Denis Thouard; Christoph König. Goethe, le second auteur. Actualité d’un inactuel, Hermann, 2022, 9791037007124. hal-02462414

HAL Id: hal-02462414

<https://hal.science/hal-02462414>

Submitted on 4 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

« Moi, solitaire, tel Merlin depuis son tombeau lumineux, faisant entendre mon écho paisiblement, parfois tout près, occasionnellement au loin. »

Le vieux Goethe et la reprise de l'œuvre au miroir de la correspondance

Anne Baillot, Le Mans Université

Durant les dix dernières années de sa vie, le vieux Goethe (il a plus de 70 ans) a continué à publier abondamment : l'édition de sa revue *Über Kunst und Altertum* bat son plein, il poursuit ses travaux scientifiques, mais surtout, il reprend et achève des œuvres laissées pour certaines inachevées. Une nouvelle version de *Werther* paraît en 1825, *Les années de voyage de Wilhelm Meister* sont rééditées dans une version retravaillée en 1829, de même que le *Divan oriental-occidental* en 1827, et Goethe achève finalement *Faust II*, resté jusque là un fragment, quelques semaines avant sa mort, fin 1831.

La reprise d'œuvres déjà publiées occupe une part importante de ces dix dernières années de vie, marquées par l'imminence de la mort. Outre les rééditions d'œuvres singulières comme le *Divan* ou les *Années de voyage*, le maître de Weimar consacre une partie considérable de son énergie à la conception de l'édition dite de dernière main de ses *Œuvres complètes*, et à sa mise en forme pour la publication. Ce travail de reprise de l'œuvre dans sa globalité, moment de maîtrise à destination autant des contemporains que de la postérité, fait émerger dans la correspondance de cette période les fils d'un discours de la reprise de soi qui opère à plusieurs niveaux : réanimation des souvenirs, revivification intellectuelle, et manière autant de tenir la mort à distance que de la laisser s'approcher.

La correspondance s'avère ainsi l'un des lieux privilégiés de la réflexion du vieux Goethe sur son œuvre dans sa globalité. La recherche s'est déjà penchée sur la dimension de négociation (notamment avec Cotta) de l'édition de dernière main,¹ et le contexte de genèse de l'édition de certaines parties de la correspondance de Goethe (celles avec Schiller et Zelter en particulier) a également été largement traité par des décennies de recherche goethéenne.² Il ne s'agira pas ici de réécrire cette histoire éditoriale (du reste passionnante), mais plutôt de

¹ Cf. Bernhard Fischer, *Johann Friedrich Cotta. Verleger – Entrepreneur – Politiker*, Wallstein, Göttingen, 2014², p. 666-672.

² Par exemple en contexte francophone par Edith Zehm dans le volume 12/1999 de la *Revue Germanique Internationale*, avec un article intitulé « La correspondance Goethe-Zelter : de l'écriture privée à l'écrit public ».

voir la forme épistolaire que prend la réflexion sur l'œuvre au moment de sa reprise et de sa formalisation finale. L'analyse portera sur trois principaux points : la manière dont Goethe reprend son œuvre de jeunesse, se présentant dans ses lettres comme la revivant ; la dynamique singulière de la création suspendue à une mort de plus en plus présente et l'hygiène de vie et d'écriture que Goethe instaure dans cet espace-temps en suspens ; le soi épistolaire qui fait corps avec l'œuvre qui se construit comme un tout.³

1. Revivre la jeunesse de l'oeuvre

Les dernières années de vie de Goethe sont, à la fois en termes de temps et d'énergie réellement investie, et du point de vue de l'espace discursif qu'elles prennent dans la correspondance, largement occupées par les reprises des œuvres de jeunesse pour l'édition ou la réédition. Cette reprise concerne jusqu'aux œuvres les plus anciennes, qui sont soumises à une relecture éditoriale systématique. Goethe ne s'y attelle pas seul : il a l'aide de ses différents secrétaires, qui effectuent sur ses consignes un travail de révision éditorial considérable, qui ne laisse aucun détail au hasard.

La question des virgules, par exemple, nécessite une attention particulière. Goethe estime que ses différents éditeurs ont toujours eu tendance à ajouter des virgules à ses textes à des endroits superflus, ce qu'il entend corriger systématiquement dans son édition de dernière main.⁴ En juillet 1824, il indique à Riemer, en lui envoyant la première planche d'une nouvelle édition de *Werther* : « il est bien entendu que nous n'allons pas nous mettre à la reprendre, mais je souhaiterais que vous révisiez cette première planche de manière à y supprimer la litanie sans fin de virgules, et je pourrais ensuite l'envoyer aux éditeurs pour qu'ils trouvent à Leipzig un lecteur qui sera en mesure de ponctuer au mieux dans notre sens. » (1276, p. 118-119).

Dès 1823, il avait compris qu'à entrer ainsi dans le détail, le temps jouait contre lui et qu'il ne pourrait, seul, ne serait-ce que recopier la correspondance avec Schiller pour la publication : « Mais le temps ne suffit pas », écrit-il à Cotta en juin 1823, « et il faut peu à peu chercher à

³ Je m'appuie ici sur l'édition de Hambourg de la correspondance de Goethe : Johann Wolfgang von Goethe, *Briefe. Hamburger Ausgabe*, éd. par Karl Robert Mandelkow, vol. 4 1821-1832, dtv, Munich, 1988. Les lettres de Goethe y sont numérotées dans l'ordre chronologique de leur datation. Les références indiquées dans les pages qui suivent reprennent le numéro de la lettre, suivi du numéro de page.

⁴ Il avait envoyé à Schultz peu de temps auparavant, le 28 juin 1824, une requête similaire, formulant ses desiderata éditoriaux et les besoins en personnel afférents dans une annexe à sa lettre, dans laquelle la révision de la ponctuation faisait partie des points évoqués (1274, p. 116).

mettre en place de l'aide extérieure » (1237, p. 66) Il y a deux types d'« aide extérieure » dont il a besoin : celle de ses secrétaires, lecteurs, ou autres subordonnés, mais aussi celle de ses pairs pour les choix éditoriaux de fond. La lettre à Wilhelm von Humboldt du 22 juin 1823, dans laquelle Goethe se réjouit de pouvoir travailler avec lui à la correspondance de Schiller, le montre bien : plus question de virgules ici ; le champ lexical de la fécondité a envahi la lettre et situe la contribution conjugée de Goethe et Humboldt à un niveau de création supérieur (1239, p. 68-69).

Si la reprise du *Werther* est principalement présentée comme une reprise éditoriale formelle, l'édition de la correspondance avec Schiller ouvre sur un paradigme différent. La situation éditoriale de départ est différente : dans le cas de *Werther*, il s'agit bien d'une reprise d'une œuvre déjà publiée (et même déjà rééditée), tandis que la correspondance avec Schiller, elle n'a jamais fait l'objet d'une publication lorsque le vieux Goethe entreprend d'en préparer une édition. Comme le souligne très justement Regina Zehm,⁵ cette entreprise éditoriale est en rupture avec la pratique de son temps qui veut que ce ne soient en général pas les protagonistes d'une correspondance qui l'éditent, même lorsque l'un des deux correspondants est décédé comme c'est ici le cas. Et pourtant, c'est Goethe qui, près de vingt ans après la mort de son *alter ego*, entreprend de rassembler et d'éditer sa correspondance avec Schiller.

En juin 1823, il écrit à Wilhelm von Humboldt : « les lettres de Schiller viennent d'être rassemblées et je les passe en revue depuis le début, et j'y trouve les traces les plus belles qui soient de nos moments ensemble, si heureux et si féconds. » (1239, p. 68) Mais le travail de mise en forme s'avère plus fastidieux que ces moments lumineux de plongée dans l'amitié avec Schiller ressuscitée par les lettres, et le son de cloche est bien différent, un an plus tard, auprès de Cotta : « La mise en forme éditoriale de ma correspondance avec Schiller est de la plus haute importance et une affaire qui, à bien des égards, me remplit de joie ; mais les efforts à fournir sont plus grands que ce que je m'étais représenté, et c'est une tâche que j'ai prise en charge un peu à la légère » (1271, p. 109) C'est aussi que la tâche n'est plus seulement de publier la correspondance avec Schiller : ce pan du travail est alors intégré à un projet plus vaste, celui d'une chronique au jour le jour de la vie de Goethe, qui s'appuierait sur un ensemble d'éléments biographiques, et qui le pousse à constituer des archives exhaustives de sa production littéraire et scientifique. Il n'a pas simplement devant lui les lettres de Schiller,

⁵ Op. cit., p. 101.

mais tout un ensemble de documents dont la mise en ordre est confiée à son fils, à Eckermann, et à d'autres jeunes hommes (1271, p. 110). En juillet 1814, il écrit à Schultz : « Eckermann a passé un hiver studieux à rédiger, corriger bien des documents, et mes archives, qui sont chaque jour plus exhaustives, ont même été installées dans un local où tout pourra être conservé un bon moment, avec une vue d'ensemble et joliment catalogué » (1274, p. 114)

Dans la description qu'il dresse à Cotta de ces archives, la correspondance vient en premier chef (« mon héritage littéraire, dans lequel j'inclus ma correspondance privée, des documents de voyage et divers autres éléments », 1271, p. 110) ; elle est donc d'emblée part de cette pensée de l'œuvre comme archive où le livre édité et le document d'archives doivent cohabiter.

A lire ce que la correspondance dit de la correspondance, on est inévitablement dans un discours autoréflexif dont les motifs sont entrelacés : ce que la correspondance dit de la correspondance en valide et justifie la pertinence de manière à se justifier soi-même. Le travail sur la correspondance avec Schiller incarne et préfigure ainsi la manière dont l'œuvre est portée par le discours épistolaire, comme le met très justement en valeur Albrecht Schöne dans son ouvrage sur l'épistolarier Goethe.⁶

La correspondance avec Schiller joue donc un rôle particulier à plusieurs égards. D'une part, parce que la correspondance en tant que telle prend sa place au sein de l'œuvre ; d'autre part parce que s'y ancre un discours sur l'œuvre à cheval entre publication et archives, comme en témoigne la lettre de Goethe à Schultz du 3 juillet 1824 : « Pour ma part, je continue de travailler à ce que j'appelle la Chronique de ma vie, où j'espère enrichir et préciser la version laconique qui est déjà exhaustive. Vient s'ajouter à cela une nouveauté de taille : la famille de Schiller m'a confié mes lettres à ce grand ami, jusqu'au plus petit billet, que je travaille désormais à réunir avec ses lettres et feuillets, que j'ai conservés par comme un bien sacré, et que je m'efforce de présenter de manière à donner suite à la demande (très certainement générale) de donner accès à cet aspect. » (1274, p. 115) La rupture avec la littérisation de la correspondance réelle à la *Werther* se fait au profit du travail d'héroïsation littéraire, d'inscription dans la légende du classicisme weimarien, à même le texte de la correspondance. Cette légende dorée se construit dans les lettres schilleriennes, mais aussi dans toutes celles qui évoquent le travail sur l'édition de cette correspondance, comme en témoigne la lettre à Schultz du 10 janvier 1829 : « Je ne sais vraiment pas ce que je serais devenu dans l'impulsion

⁶ Albrecht Schöne, *Der Briefschreiber Goethe*, Beck, Munich, 2019¹.

que m'a donnée Schiller. Notre correspondance en fournit les exemples les plus étonnants. » (1415, p. 312, explicitant ensuite la manière dont Schiller l'a détourné de l'Italie pour revenir à Weimar et reprendre la plume de manière féconde). A partir de la correspondance avec Schiller, Goethe revit son œuvre de jeunesse, et la retrace dans ses lettres à ses autres amis encore vivants avec plaisir et étonnement, se redécouvrant lui-même à la lumière de la force créatrice de Schiller.

Enfin, troisième dimension : cette correspondance inscrit le discours épistolaire sur l'épistolaire au cœur de la créativité du vieux Goethe. Ainsi, ce qu'il écrit à Zelter des « vieux oiseaux » qui ont connu Schiller et peuvent le retrouver dans sa correspondance publiée vaut-il sans doute au premier chef pour Goethe lui-même : « mais à ceux qui vivaient déjà à cette époque-là, elle leur donnera plus de complétude et de confort, même s'ils ont envie de faire le bilan de leur vie. » (1421, p. 321).

La réflexion sur la correspondance avec Schiller apporte à Goethe à la fois la possibilité de revivre l'œuvre de jeunesse, de pouvoir dire la rendre plus complète et plus utile, de nourrir la littérature d'un monument et de contribuer, pour Goethe, à sa propre canonisation littéraire. Cette canonisation est à la fois littéraire, par la publication de la correspondance, et tout à fait matérielle, Goethe préparant avec Ernst Schiller le caveau qui réunira ses ossements et ceux de son père (1351, p. 212) – « la fin finale », selon ses termes dans une lettre à Boisserée.

Cette maîtrise du cours du temps s'arrête pourtant au plus tard en 1829 : lorsque Caroline von Wolzogen lui envoie en 1829 son manuscrit de notice biographique de Schiller qu'elle veut éditer, Goethe est incapable d'en faire une lecture critique : « Le manuscrit que vous m'avez bien aimablement confié est devant moi depuis plusieurs jours déjà, je l'ai feuilleté et fais une expérience dont je n'aurais jamais rêvé dans ma jeunesse ; je suis complètement incapable d'en faire une relecture, et vais me trouver dans l'obligation de vous le renvoyer tel quel » (1438, p. 343). Goethe attribue cette faiblesse à la marche du temps : « Ces sentiments attirent mon attention sur ce qui m'arrive depuis quelques temps déjà, à savoir mon incapacité à considérer ce qui remonte à il y a longtemps » (ibid.). Même la lecture de leur correspondance, entre temps publiée, ne suscite alors en lui plus que tristesse (ibid.).

La rédaction finale du *Faust II* s'insère dans ce moment de bascule. En 1827, Goethe parle de « remplir un manque » (1365, p. 233) en achevant *Faust II*. Une fois mis sous enveloppe pour l'envoi à l'éditeur, il regrette de n'avoir pas pu le donner à lire à ses amis (dont nombreux sont

alors décédés), ni d'avoir l'occasion d'échanger dans la durée sur ce texte avec son public (la certitude de sa mort proche traverse son propos). Dans une lettre à Boisserée, il dit se « consoler » à l'idée que la génération qui en tirera profit est plus jeune que lui et pourra donc contribuer à entretenir le souvenir dans la durée (1517, p. 461).

La préparation de la correspondance avec Schiller pour la publication met en place dès le début des années 1820 les ambiguïtés qui seront celles qui marqueront l'activité littéraire du vieux Goethe jusqu'à la fin : une oscillation entre peine et bonheur, entre souvenir revigorant et activité faiblissante, pour faire prendre corps à l'œuvre au-delà de la mort. Envisageant le continuum entre sa correspondance avec Schiller et celle avec Zelter, Goethe écrit à ce dernier en mai 1825 : « Je travaille en ce moment sur la période qui va du début du siècle à la mort de Schiller ; dès que tu auras ordonné tes papiers, envoie-les moi au plus vite, je te les renverrai rapidement, et à mesure que j'avancerai, je te demanderai les suivants. Je voudrais tisser ce fil avec tendresse et soin ; cela en vaut la peine et n'est, dans le fond, pas une peine, mais bien plutôt la plus grande des satisfactions, et je me réjouis de voir le grand fossé qui va du début du siècle jusqu'à aujourd'hui se combler à mesure » (1297, p. 142)

Ce fil de l'œuvre qui traverse le temps doit composer avec la présence de la mort : Goethe tire également profit de sa correspondance pour se positionner dans une postérité qu'il construit à mesure qu'évolue le monde qui l'entoure.

2. Continuer à créer lorsque les morts se succèdent

La préparation pour la publication de la correspondance avec Zelter prend la suite de la préparation de la correspondance avec Schiller, mais en déplaçant encore le rapport au temps et en allant bien plus loin dans la superposition du passé et du présent. Si Goethe avait rassemblé en bloc des lettres d'une correspondance achevée dans le cas de Schiller, la correspondance avec Zelter est encore vivante, en cours d'élaboration, lorsque Goethe commence à la préparer pour la publication. Il remonte ainsi le fil du temps, depuis les débuts de la correspondance, jusqu'à rattraper le présent. La dimension auto-réflexive de l'écriture épistolaire comme moyen de se faire survivre à soi-même prend ici toute sa force.

La méthode de travail est similaire à celle appliquée à la correspondance de Schiller. Goethe écrit à Boisserée en 1826 : « Zelter m'a envoyé mes lettres, qui remontent à il y a près de 30 années ; elles sont désormais entrelacées avec les miennes, devant moi, recopiées au plus propre. Deux soirs par semaine, je les passe en revue avec Riemer pour corriger les fautes

d'orthographe, la ponctuation, et le reste. A chaque fois, je pense à vous et j'aimerais que vous fussiez ici. » (1347, p. 207) La reconstitution matérielle du dialogue épistolaire, le travail éditorial de correction avec Riemer, le besoin d'un pair à ses côtés qui ne soit pas un secrétaire, tout cela montre bien que la routine mise au point par Goethe pour la préparation de la publication de la correspondance avec Schiller a suffisamment bien fonctionné pour être considérée comme une méthode fiable. Sans doute le simple fait d'être en mesure de renouveler l'expérience éditoriale sur un même schéma procède-t-il au moins en partie aussi de cet élan vitaliste qui permet à Goethe de revivre des années que, rétrospectivement, il considère comme particulièrement belles.

En 1826, Goethe, relisant sa correspondance avec Zelter, en souligne le caractère novateur, presque avant-gardiste, non sans moquerie envers un public peu réceptif à leurs idées. Le temps fait-il vraiment son office ? La réponse de Goethe est ambiguë : « Cette ancienne vérité se vérifie à nouveau, selon laquelle il faut faire peu choses, mais des choses bien, et les laisser agir en fonction de l'époque et des circonstances. Comme il y a de choses que nous échangeons entre nous il y a 10-15 ans et que nous n'osions formuler qu'avec une certaine retenue, qui sont désormais devenues banales : mais le monde sait à peine ce qu'il y a gagné, et ceux qui ne voulaient pas en entendre parler à ce moment-là ne sont pas plus savants aujourd'hui. » (1347, p. 207) Lorsque la temporalité se resserre, la distance qui permet de faire tampon avec le présent s'efface : en 1830, Goethe confie en priorité à ses secrétaires le soin de préparer la correspondance avec Zelter des années 1828-1829 (1452, p. 368) – une correspondance écrite alors pour être publiée, alors que Goethe est bien décidé à ce que tout fasse œuvre, et plus particulièrement la correspondance.

On l'a évoqué plus haut à propos du *Faust II* : la question du rapport aux jeunes générations reste problématique. Goethe s'adresse en priorité, notamment dans la correspondance, à ses vieux amis, à ceux dont il est sûr qu'ils comprendront ses propos comme il les entend. Sa relation à son lectorat plus jeune est en revanche pleine de méfiance. Il parle en août 1822 d'une « nouvelle génération, née sous d'autres auspices, éduquée à d'autres situations, qui se démarque, par mérite ou démerite, des plus anciennes » (1219, p. 44) La critique se fait de plus en plus acerbe à mesure que le temps passe. En 1830, Goethe écrit à Zelter : « Nous autres, comme en témoignent toutes nos productions, nous voulions une gaieté sociable, bien circonscrite, et nous considérions comme les opposants des philistins, coupables de rien. Ces philistins, ils ne sont ni dépassés ni disparus, mais on ne s'y intéresse plus. Les nouveaux braves

cherchent leurs ennemis à un autre niveau, plus élevé. » (1479, p. 407) La charge se durcit en 1832 : « En ce qui concerne les jeunes dont on ne saurait approuver l'attitude et dont on ne peut se débarrasser, on vit dans une querelle, intérieure et extérieure, continue. » (1522, p. 469), écrit-il à Zelter, ajoutant que c'est « lui qui sait le mieux » ce qui le maintient « jeune dans son grand âge, et ce dans un sens pratico-productif ». Deux mois plus tard, il revient à la charge dans des termes similaires (1527, p. 469) : la confrontation ne s'apaise pas.

Ce désamour avec les milieux intellectuels allemands des générations plus jeunes est compensé par une réception positive en-dehors de l'espace germanophone. Une partie importante de la correspondance est consacrée aux traductions, notamment françaises et anglaises, d'œuvres de Goethe (mentionnées par exemple dans la lettre à Reinhard 1215, p. 38). Dans une lettre à Zelter de mai 1828, il se place explicitement sur un échiquier qui n'est plus celui de la littérature allemande, mais de la littérature mondiale : « Je remarque que la littérature mondiale, que j'appelais de mes vœux, fond sur moi et me submerge comme l'apprenti-sorcier, à m'en noyer. » (1395, p. 277). Le vieux Goethe s'intéresse à la littérature et aux sciences d'autres pays, et la réciproque est vraie.

L'image de l'écrivain comme un acteur « pratico-productif » de la scène littéraire mondiale qui se dessine ainsi est un effet de mise en scène épistolaire. Dès le début des années 1820, la correspondance recèle d'indices qui suggèrent qu'au quotidien, Goethe est assez isolé et solitaire. Au début, ce ne sont que les hivers qui sont marqués par l'isolement ; il écrit à Zelter en février 1822 : « Je passe mon hiver dans la solitude la plus absolue, je dicte avec zèle » (1207, p. 29). Goethe a toujours dicté l'essentiel de ses œuvres et de sa correspondance, s'est toujours entouré de copistes et de secrétaires : cela du moins ne change pas. Mais dans le cadre de correspondances, et de correspondances de plus en plus explicitement destinées à publication, Goethe se sent contraint d'explicitement ce qu'il laisse à la discrétion de ses copistes, notamment dans une lettre à Zelter de 1823 : « S'il fallait que je songe à ce qu'un ami pour lequel je dicte une lettre se formalise des termes que j'emploie et de leur position, voire de la ponctuation, choses que je confie à la personne qui rédige, cela me paralyserait instantanément et il n'y aurait aucune liberté. » (1230, p. 58-59) La liberté qu'il reste donc, c'est celle de dicter et d'évoluer dans un cercle familial et amical acquis à sa cause, composé de ses secrétaires et sa famille proche, physiquement présents autour de lui.

S'il voyage encore à la belle saison au début des années 1820, à Dornburg, Karlsbad ou Eger, au fil des années, il quitte de moins en moins Weimar, et à Weimar, de moins en moins sa

maison du Frauenplan. Le monde de Goethe, tout ouvert soit-il sur la littérature mondiale et l'œuvre en train de s'achever, se rétrécit malgré tout. En avril 1830, il annonce à Zelter avoir cessé de lire les journaux (1459, p. 379), ce qui lui permet de se consacrer à son œuvre. Ses informations sont celles que la vie sociale de Weimar voudra bien lui faire parvenir.

Ce détachement progressif du monde dont Goethe est conscient et qu'il orchestre au moins en partie lui-même est contrarié par le décès prématuré de son fils August lors d'un voyage en Italie. August avait pris en charge un certain nombre d'affaires courantes (et non des moindres puisque les négociations des conditions de publication des œuvres complètes avec Cotta en faisaient partie), permettant à son père de se concentrer sur sa production intellectuelle. Dans les années précédant le décès d'August, on voit aussi les petits-enfants de Goethe faire des apparitions régulières dans sa correspondance, Goethe endossant avec un plaisir manifeste le costume du grand-père – ceux-ci se trouvent soudain orphelins de père. La rupture de novembre 1830 marque profondément Goethe, qui écrit à Zelter : « Ce que cette épreuve a d'étonnant et de significatif, c'est qu'elle me force à continuer de porter tout le poids dont j'avais cru pouvoir me débarrasser pour le confier à un plus jeune, et qu'il est devenu encore plus lourd à porter » (1481, p. 410). Quelques semaines plus tard, il lui dresse la liste des tâches que ce poids inclut : « sa partie de la gestion commune des affaires, la direction du foyer, le soutien de sa femme, l'éducation de ses enfants » (1485, p. 414) : lui qui était un grand-père, le voilà redevenu l'homme de la maison. S'il avait envisagé de survivre, de se survivre, on voit bien là que c'était bien plus au sens intellectuel que dans le quotidien de la vie familiale.

Le rapport de Goethe au présent et à la vieillesse dans le présent évolue ainsi, dans sa correspondance, au fil de cette décennie. En 1823, il écrit à Auguste von Bernstorff : « Vivre longtemps, c'est survivre à beaucoup de choses, à des personnes aimées, haïes, indifférentes, à des empires, à des capitales, à des forêts et des arbres que nous avons semés et plantés étant jeunes. Nous nous survivons à nous-mêmes et reconnaissons avec gratitude lorsque nous restons ne serait-ce que quelques dons du corps et de l'esprit. Nous composons avec tout ce qui est transitoire ; s'il ne nous reste présente à chaque instant que l'éternité, du moins ne souffrons-nous pas du temps qui passe. » (1235, p. 63). Le propos est sans doute expressément formulé pour sa destinataire et détone à bien des égards par rapport aux correspondances intimes. Pour autant, la résignation y est apaisée. En 1829, le registre utilisé, notamment vis-à-vis de Zelter – une correspondance dont la publication est déjà en

préparation – est bien différent, témoignant à la fois de la relation à son interlocuteur et de son éloignement progressif du monde : « Le présent a quelque chose d'absurde. On croit que c'est bien ça, qu'on voit, qu'on sent : on se repose là-dessus. Mais pas moyen de savoir quoi penser de ce qu'il y a à gagner de moments comme ceux-là. » (1441, p. 346)

3. L'œuvre comme un tout

La correspondance est ainsi un espace discursif à part, un lieu protégé des vicissitudes du monde qui s'inscrit de manière maîtrisée dans la pensée de l'œuvre ; un espace également de sociabilité à deux niveaux : d'une part, par la présence des petites mains auxquelles Goethe dicte lettres comme œuvres, gardiens de ses archives, et d'autre part par les dialogues ainsi entretenus avec ses amis un peu partout en Allemagne, et au-delà même, notamment pour ses travaux scientifiques. Ces deux moments d'isolation et d'ouverture sont nécessaires à Goethe pour construire son œuvre non seulement comme un tout en soi, mais aussi comme une réalité épistolaire.

Mais de quoi l'œuvre est-elle faite ? Goethe rassemble billets, programmes de théâtre, anciennes éditions, et les fait réviser par Riemer, Eckermann et d'autres. En 1824, il détaille à Schultz les étapes de travail : « Eckermann rassemble, tel une fourmi, mes poèmes épars ; je n'y serais jamais parvenu sans lui ; cela va être une bien belle chose ; il rassemble, sépare, ordonne et sait comment mettre un grand amour à faire ressortir le meilleur. » (1264, p. 104)

Cet espace d'archivage et de rédaction n'est pas simplement un espace protégé pour Goethe : c'est aussi un argument de vente dans la conception et la négociation des œuvres complètes. Dans une lettre à Boisserée de janvier 1826 détaillant la structure de ce qui deviendra l'édition de dernière main, Goethe fait valoir le potentiel qu'apporte le soutien dont il bénéficie, en particulier pour l'intégration d'éléments de correspondance au tout de l'œuvre : « Il faut également souligner que mes papiers, et en particulier ma correspondance, qui est très bien ordonnée, contiennent des choses qui, si elles sont éditées et rédigées de manière intelligente, sont susceptibles d'être du plus grand intérêt pour le public ; c'est pourquoi je souhaite de tout cœur que M. v. Cotta parvienne à établir une relation humaine, de confiance, avec ma famille et avec les hommes qui travaillent avec moi et qui, après moi, sont ceux à qui il revient de traiter de ces documents si importants. » (1320, p. 174)

Dès avril 1822, Goethe avait annoncé à Cotta à la fois son projet et la manière d'y parvenir, en s'appuyant sur son fils et son équipe de rédaction : « Je vous informe que je m'occupe

actuellement de dresser un inventaire global et rassembler l'ensemble de mes travaux poétiques, littéraires et scientifiques, aussi bien publiés qu'inédits, afin de remettre le tout entre les mains de mon fils et d'un ami savant dont je suis sûr, de manière à ce que les papiers, nombreux et à bien des égards à traiter avec scrupule, soient mis au propre, et que ma maisonnée sache, sur ce point aussi, à quoi s'en tenir. » (1210, p. 33) Cette phase de mise en forme de l'œuvre, qui requiert du temps, de l'énergie, permet à Goethe de mesurer l'ampleur de la tâche qui l'attend, à la fois tâche de mise au propre et, comme on l'a vu, travail de remémoration, dont on a abordé déjà la dimension de revivification. Mais le revers de la médaille est également présent : il y a bien des choses dans cette mémoire assemblée que Goethe avait oubliées ! Il écrit à Knebel en 1822 : « Il est bien vrai que l'on gâche, dans les années de jeunesse, où l'on a toutes ses forces, bien trop de temps à se perdre dans des errements passionnés et des désirs inaccessibles ; et pourtant, il faut bien essayer de pêcher dans le fleuve Lethe ce qu'il est encore possible d'en tirer. » (1227, p. 54) Ainsi, cette dernière décennie passée à reprendre l'œuvre dans son ensemble est aussi un temps de redécouverte de textes dont Goethe avait oublié les avoir jamais écrits. Transmettant à Boisserée le 33^{ème} volume de l'édition de dernière main en juillet 1830, il commente « ... je vous recommande tout particulièrement le 33^{ème} petit volume des compte rendus critiques ; je m'y surprends souvent moi-même car je ne me souviens plus avoir jamais consacré une telle attention à telle ou telle œuvre, telle ou telle personne. Tout cela m'apparaît à présent comme étant de la plus grande nouveauté, et je suis content de la manière honnête et fidèle dont j'ai pris ce genre de choses, à un moment ou l'autre de ma vie. » (1463, p. 384)

La partie de la correspondance qui est adressée aux amis de longue date est celle dans laquelle Goethe aborde de manière très intériorisée la façon dont la conception de ses œuvres complètes lui permet de se placer pour ainsi dire en-dehors du temps qui passe. Y coexiste, dans le même temps, un pan de la correspondance dédié à la négociation de l'œuvre comme entreprise commerciale, très ancrée, elle, dans le présent, et témoignant de stratégies marketing élaborées. Les transactions avec Cotta, en partie par l'intermédiaire de Boisserée, d'abord compromises et retardées par les interventions d'August von Goethe, mettent un certain temps à aboutir à un contrat.⁷ Outre les aspects éditoriaux (structure de l'édition, nombre de volumes, honoraire) à gérer avec Cotta, Goethe devait également négocier les

⁷ Cf. Bernhard Fischer, op. cit., p. 666-672 ; voir également les excellentes analyses de Reinhard Wittmann, dans sa *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Beck, 2011³, p. 175-185.

droits de reproduction de ses œuvres déjà publiées par ailleurs. Les courriers envoyés par Goethe pour solliciter le privilège d'une réédition auprès du Bundestag (notamment 1290, p. 134-136) insistent largement sur la dimension patrimoniale et la valeur culturelle nationale de l'œuvre pour laquelle il négocie l'exclusivité de dernière main, donc l'autorité ultime. Cette posture souveraine vis-à-vis autant du Bundestag que des différentes personnalités politiques dont il sollicite le soutien, marquées par l'argument d'autorité d'une patrimonialisation à valeur universelle, tranche avec la tonalité des échanges avec Cotta : quelques semaines après son courrier au Bundestag, mécontent de la tournure des négociations avec l'éditeur, Goethe indique à son intermédiaire Boisserée que cela le « désolerait de devoir abandonner une relation aussi solide », mais qu'une « décision rapide est nécessaire vu son grand âge, si souvent menacé » (1296, p. 141). Négociation pour l'éternité d'un côté, pour après-demain de l'autre : la correspondance se fait ainsi le reflet du jeu de balancier entre l'œuvre comme produit intellectuel et l'œuvre comme produit matériel.

Il y a au moins une justification qui se retrouve sous la plume de Goethe dans l'ensemble des correspondances et des manières d'aborder l'œuvre, qu'elles soient amicales, officielles, ou de négociation financière : l'argument d'utilité d'une telle œuvre. A Zauper en 1823, Goethe écrit « je cherche à rendre les nombreux brouillons que j'ai accumulés depuis des années pour mon usage personnel utiles et agréables à d'autres. » (1232, p. 61) De cette utilité découle presque logiquement, pour son auteur, l'idée qu'il faut d'abord viser à la plus grande exhaustivité possible, en perdre le moins possible ; Goethe ajoute immédiatement après dans sa lettre à Zauper : « et faire en sorte que le moins possible soit perdu lorsque, tôt ou tard, je rendrai l'âme » (ibid.)

Au cœur de l'action, pris dans l'ampleur de la tâche de constitution de l'œuvre, Goethe préconisera ensuite non plus de viser à l'exhaustivité, mais dans un premier temps de se concentrer sur l'essentiel ; il écrit à Reinhard en 1825 : « il ne faut pas que je réfléchisse trop à ce qu'il reste encore à faire, mais que je me contraigne à ne faire que le nécessaire et voir jusqu'où j'arrive, sachant que ma préoccupation principale est de tout organiser pour que l'affaire puisse si besoin poursuivre son chemin sans moi. » (1315, p. 166). Quelques années plus tard, avec l'aide active de son équipe éditoriale, le travail touche à sa fin. Goethe écrit à Zelter fin 1829 : « Si l'on veut laisser quelque chose d'utilisable à la postérité, il faut que ce soit des confessions ; il faut se présenter en tant qu'individu comme on pense, comme on croit qu'il convient, et c'est à ceux qui viendront après nous de chercher ce qui leur conviendra et

ce qui peut avoir une valeur plus générale. » (1442, p. 349) La référence à Rousseau porte ici peut-être aussi la trace de l'évidence (enviable) de sa postérité intellectuelle.

A côté de ce qu'il y a dans cette œuvre complète, finale, de dernière main, qui fait autorité, se pose aussi la question de ce qu'il n'y a pas. En décembre 1821, Goethe réagit à l'envoi par Humboldt de son traité sur l'étude comparée des langues en lui écrivant : « Vous m'avez ainsi, mon très cher, tendu un miroir dans lequel je peux reconnaître, arrivé au bout de ma carrière, ce que j'ai réalisé en tant que poète et écrivain, et ce que j'aurais dû réaliser » (1202, p. 25). Loin de seulement aller à l'essentiel de l'existant, Goethe, en préparant l'édition de ses œuvres de dernière main, veut également achever l'inachevé, tâche titanesque s'il en est. Il écrit à Iken en 1827 : « En me lançant dans l'édition de mes œuvres, j'aurais dû anticiper à quelles obligations j'aurais à m'en tenir en ne faisant pas que répéter ce qui était connu, mais aussi en cherchant ce qui ne l'était pas encore, et en entreprenant d'achever ce qui ne l'était pas. » (1376, p. 250) Cet aveu témoigne de la démarche du vieux Goethe dans son ensemble, et des contradictions qui l'habitent. D'abord, on y retrouve la logique inhérente à la manière d'aborder l'œuvre comme un tout qui fait que la correspondance avec Schiller et *le Faust II* sont bien les deux moments-clefs dans la conception de l'édition de dernière main en tant que reprise de l'œuvre comme un tout. Ensuite, il montre à la fois un rapport au temps non maîtrisé, mais une conscience et une discursivité sur ce rapport au temps, elles, tout à fait maîtrisées. Enfin, il place la correspondance comme un espace de correctif du programme éditorial des œuvres complètes, justifiant à la fois de la nécessité pour l'œuvre d'avoir la forme qu'elle a, et pour son lecteur, à travers des correspondants qui permettent un système d'adresse direct, d'avoir de l'indulgence pour des faiblesses qui sont attribuées non à l'œuvre elle-même et à son potentiel, mais au grand âge de son auteur à l'heure de lui donner sa forme finale.

Lorsqu'il parle à Zelter, quelques semaines avant sa mort, de la « vie testamentaire et codicillaire » qu'il mène, dont l'objectif est d'éviter au « corps du bien qui m'entoure de ne pas se décomposer, comme le fait l'individu lui-même, au plus vite, en des éléments les plus vils qui soient » (1516, p. 460), l'œuvre supplante déjà la vie, ou plutôt : le Goethe éternel supplante le Goethe vieillissant. La solitude qui le gagne en dépit de la présence de ses aides, secrétaires, et correspondants, devient, après la mort du fils, quasi définitoire : « Tandis que moi, solitaire, tel Merlin depuis son tombeau lumineux, faisant entendre mon écho

paisiblement, parfois tout près, occasionnellement au loin. » (1485, p. 412). L'écriture épistolaire est sans doute le plus modulable des échos de soi, capable de parler aux vivants, proches ou lointains, comme aux morts, tout faisant écho à l'œuvre (ici très explicitement sous la forme de son poème « Kophtisches Lied »). Goethe, au seuil de la mort, fait œuvre en chaque lettre.